

Faut-il supprimer le Festival du cinéma canadien?

Léo Bonneville

Numéro 47, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51735ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonneville, L. (1966). Faut-il supprimer le Festival du cinéma canadien? *Séquences*, (47), 2-3.

Faut-il supprimer le Festival du cinéma canadien ?

Le compte rendu de notre rédacteur sur le Festival du cinéma canadien parle d'une "variation sur la tentation du chef-d'oeuvre". Cette tentation ne semble pas assez forte puisque le jury, au soir du quatre août dernier, n'a pas cru décent de décerner le grand Prix à l'un des six longs métrages en compétition. Cette abstention nous invite à nous poser sérieusement la question : faut-il supprimer le Festival du cinéma canadien ?

* * *

Si nous nous plaçons au niveau du sentiment, tout le monde se mettra d'accord pour encourager le cinéma canadien. Et un concours avec des prix est toujours apprécié surtout si les prix se traduisent en valeur monétaire. Mais tout prix ne peut avoir du prestige vraiment que si le film élu le mérite. Sinon le jury se discrédite lui-même et la récompense fait figure de "prix de consolation." Jolie consolation, retorque-t-on, quand le prix se chiffre à un millier de dollars.

* * *

En fait, si nous examinons les chances de survie du Festival du cinéma canadien, elles nous paraissent minces. Tout d'abord la production des longs métrages est fort réduite. Six à dix films par année, c'est déjà trop espérer. Comme le Festival International du Film de Montréal, suivant sa nouvelle politique, s'engage à présenter sans discrimination les films canadiens produits au cours d'une année, tout cinéaste canadien peut se prévaloir de ce point du règlement pour inscrire un long métrage au concours. On voit tout de suite les risques. Si elles sont nulles du côté de l'auteur, elles

sont plus graves du côté du spectateur. Le spectateur qui préjuge de la qualité d'une oeuvre parce qu'elle est inscrite au Festival de Montréal n'en est que plus déçu lorsqu'il doit supporter un film — et souvent, hélas! plusieurs — médiocre. Ne nommons aucun film pour ne faire de peine à personne. Quand on réfléchit aux difficultés que rencontrent les directeurs de festivals internationaux pour établir leur programmation annuelle, on ne peut s'empêcher de trouver téméraires les organisateurs d'un Festival du cinéma canadien. Les rares longs métrages tournés au cours de douze mois ne justifient nullement un festival du cinéma canadien. Cela frise le ridicule.

* * *

Alors que faire pour stimuler le cinéma canadien? Il serait beaucoup plus simple et plus sage de proclamer le gagnant d'un concours du cinéma canadien à la fin du Festival de Montréal. Les films sortis dans des salles canadiennes au cours d'une période donnée seraient automatiquement mis en candidature sans qu'ils soient programmés au cours du Festival d'été. Les membres du jury pourraient prendre connaissance de ces films privément et décerner, s'il y a lieu, un prix au vainqueur. Rien n'empêche de réserver une soirée durant le Festival pour présenter le film primé. De cette façon, les festivaliers pourraient apprécier le choix fixé par les membres du jury.

* * *

Si quelques hirondelles ne font pas le printemps, quelques films de chez nous ne créent pas nécessairement le cinéma canadien. Mais ils l'annoncent peut-être. Laissons les oeuvres venir sur nos écrans et que le Festival International du Film de Montréal couronne celle qu'il juge la meilleure. Le prestige du Festival y gagnera et le cinéma canadien sera mieux servi.

Léo Bonneville,
Directeur.